

Elle s'arrêta de nouveau, et son petit pied frappa encore le sol muet :

—Vous ai-je dit de ne pas parler aux enfants !  
Je me tus—par politique—et continuai à marcher à côté d'elle pendant un instant. A la fin, je m'approchai doucement de la petite oreille presque entièrement ensevelie sous les boucles mignonnes et, feignant de m'adresser à mon ennemi rival :

—Dis à ce vieux monsieur, répliqua-t-elle vivement, en transportant son seul ami sur mon épaule, qu'il veuille bien se rappeler que, tout en étant infiniment plus jeune que lui, je ne le suis plus assez pour m'accommoder de ces sortes de compliments.

Elle parlait avec volubilité et conclut avec un coup de tête très résolu.

Mon procédé, toutefois, réussit à merveille. Je me justifiai complètement par l'intermédiaire du précieux *bijou* ; j'aventurai même une allusion relative à nos engagements de l'année dernière : je cherchais à consolider nos amours renaissantes en renouant le fil rompu par dix mois de séparation.

Elle venait d'y répondre par une accusation d'infidélité.

—Je vous jure, m'écriai-je avec feu, que durant ces dix longs mois je n'ai rêvé que de vous !...

A ce moment, *Bijou*, qui n'a pas de vocation pour ses fonctions télégraphiques, manifesta que sa patience était à bout et qu'il était loin de goûter ce va-et-vient confidentiel. Au reste, la glace était rompue et son utilité avait cessé.

—Je lui ai enseigné à ne jamais faire de mensonge, dit-elle en le faisant sauter par-dessus son épaule. Vous avez dû lui dire une fausseté. Il ne répète pas.

—Je vous jure de nouveau que c'est l'exacte vérité ! Louise ! pouvez-vous me faire l'injure de croire que j'aurais pu répudier ce qui est le charme de mon passé et le rêve, l'espérance de mon avenir !

Je mis tant de ferveur dans ma disculpation qu'elle en fut touchée, et je vis instantanément l'ancienne expression reluire dans le regard serein qu'elle leva sur moi. Elle appuya sa petite main sur mon bras.

—Je vous crois, fit-elle amicalement et d'un air enjoué qui ramena dans mon âme tous les rayons qui s'y étaient évanouis depuis quelques moments, car, je suppose, un grave philosophe ne ment jamais, n'est-ce pas ?

—Je ne suis pas un *grave philosophe*, bien-aimée petite fée, car sûrement, un tel personnage ne saurait aimer comme je vous aime !

—Bien certain ? s'enquit-elle avec une mine anxieuse qui demandait à être rassurée. Vous n'êtes ni sérieux, ni sévère, bien sûr.

—Bien sûr ! puisque cela vous fait plaisir, mais ce qui est plus sûr encore, c'est que vous n'avez jamais été aussi ravissante et que je ne vous ai jamais tant aimée !

—Comme c'est bien dit ! s'écria-t-elle avec un éclat de son rire enfantin. Viens-t'en *Bijou*, nous ne pouvons en entendre davantage, toi et moi. Nous nous dissipons pas mal pour notre première journée dans le monde, mon pauvre *Bijou* !

Tout en parlant, elle avait laissé mon bras et s'était penchée pour reprendre *celui* qui ne lui dit jamais de choses désagréables. Maintenant, elle fuyait à travers le jardin, riant encore sans détourner la tête. Elle avait mis son petit chien en collier autour de son cou.

Ce fut un terrible moment pour les boucles châtain clair. A chacun de ses mouvements elles bondissent et se confondent avec la toison du collier. C'est un gracieux fouillis de rubans, de poils blancs, de mèches folles et luisantes.

L'idéale créature semble voltiger tant elle est légère. Elle fuit toujours. A la fin, elle s'arrête, et, se maintenant debout par un prodige d'équilibre sur une branche renversée et ployante qui la balance comme un oiseau, elle met sa main mignonne à ses lèvres vermeilles et l'étend ensuite vers moi :

—Sans rancune ! chante-t-elle de sa voix harmonieuse.

J'aimais je n'oublierai ce précieux baiser qu'elle m'envoya de loin, ni le beau rayon de ses yeux brillants à travers le désordre des boucles remuantes !...

\*\*\*

Tout le monde était à table quand j'arrivai.

—Il paraît, monsieur l'écolier, dit ma mère avec un sourire, que vous oubliez bien vite la discipline du collège. Il faudra vous y renvoyer pour r'apprendre à être exact.

J'allais répondre quelque chose en prenant mon siège quand Rosine, qui tournait pensivement sa cuillère dans sa tasse, m'en empêcha, objectant avec un soupir : "Le conquérant n'est pas ce qu'un vain peuple pense !" Ce qui souleva à mon détriment un éclat de rire général autour de la table.

Je me sentais passablement ridicule et, de plus, impatient à me tirer d'embarras. Ma bonne grande sœur

Esther eut enfin pitié de moi et me demanda très naturellement si j'avais trouvé Louise changée.

—Oui et pour son avantage ! répondis-je en me remettant. Qu'elle est belle !

—Ta-t-elle annoncé son départ ?

—Son départ ! m'écriai-je épouvanté.

—Mais oui...

Je la considérais avec anxiété, attendant ses paroles en retenant ma respiration. Je devais être très absurde car je vis la cruelle Rosine pousser du coude sa voisine.

A l'aide d'un violent effort, je parvins à gagner un peu d'empire sur moi-même ; j'attendis une explication le cœur serré, mais avec un calme apparent.

—Est-ce qu'elle ne t'a pas dit qu'elle part demain avec sa mère pour la Malbaie, où elle va passer ses vacances ?

—C'est impossible !...

J'avais encore plein la tête des délicieux souvenirs de la promenade : son regard attendri qui m'avait paru si rassurant ; sa main blanche qui s'était posée sur mon bras avec le charmant abandon d'autrefois ; ce ravissant adieu sur la branche ployante !... Tous ces brillants présages étaient donc menteurs !

Hélas !... C'était trop vrai !... La perfide... non—un ange n'est pas perfide ! non, elle n'a été ni cruelle ni méchante en me quittant ainsi sans un mot d'espoir.

Je l'aime trop pour la maudire !

Oh ! si tu savais le néant que ton abandon fait autour de moi, belle et mutine enfant !...

Tu n'aimais donc pas toi, quand tu me laissais jurer à tes pieds, que tu m'es plus précieuse que le sang de mes veines, que la lumière de mes jours !... Ils mentaient donc tes beaux yeux exaltés quand, cachant sous ta paupière demi-close leur flamme douce comme un reflet de l'aube perçant les ombres de la nuit, ils se noyaient amoureusement dans les miens !...

Eh !... de quel droit réclamé-je ton amour, inconsciente et mystique créature ! Est-ce ta faute si je ne te plais pas !... Ah ! il ne t'est pas plus facile de me subir qu'il m'est possible de t'oublier—je le sais—autrement ton excellent petit cœur se serait sacrifié mille fois pour faire un heureux !... Va !... je te pardonne men suplice. Je mourrai de mon amour, mais ton dernier regard imprimé dans mon âme illuminera mon agonie !

.....

\*\*\*

15 août 18... Folie ! Folie de jeunesse ! Qui m'aurait dit quand je traçais ces lignes sous l'impulsion d'un noir désespoir où flottait vaguement le fantôme du suicide, qu'elles me feraient rire aux larmes huit ans après !

Tout à l'heure, ma mère, qui fait l'inventaire de mon matériel de *vieux garçon*, et qui range mes tiroirs dans un ordre *matrimonial* anticipé (car je me marie enfin), mit un lot de vieilles paperasses sur la table où j'écrivis, en m'invitant à lui faire le plaisir de jeter tout cela au feu.

Ce que je trouve d'abord, dans ce paquet de papiers jaunis, de cahiers d'écoliers, etc., ce sont ces feuilles reliées par une ficelle et sur le couvert desquelles est écrit en grosses lettres : JOURNAL. Les pages que je viens de lire sont les seules écrites ; les autres sont immaculées, de sorte que je ne puis me faire une idée exacte du temps qui s'est écoulé entre cette ruine prématurée de mes illusions et l'anéantissement de mes espérances ressuscitées qui suivit ce premier désastre.

C'est à la fois navrant et drôle de voir l'ingénuité et l'abnégation candide de ce premier déchirement de cœur, dont les détails sont religieusement enregistrés avec une emphase de collégien.

Singulière coïncidence—j'épouse dans une semaine la cousine du petit nuage rose, aussi belle et moins capricieuse.

Le petit nuage rose lui-même, qui ne se fâche plus quand on l'accuse d'être jeune, a épousé mon cousin, il y a trois ans. Elle me dit quelquefois avec l'ancien geste toujours espiègle pour éloigner de son front les boucles encore indomptées : "Vous souvenez-vous, Edouard, quand nous faisions l'amour ?..."

Rosine, toujours méchant petit diable, proclame hautement qu'il s'opère un grand miracle dans la maison. Le vieux garçon se marie !

Elle me promet de venir nous aider à tenir notre ménage, c'est-à-dire qu'elle viendra exercer ses fonctions de lutin tyrannique, mais charmant dans notre nouvel Eden.

Ainsi vont les choses !

JOSEPHTE.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGILL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ECHECS

Montréal, 3 mai 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. THOMAS, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 354. — MM. J. T. Boivin, Saint-Jérôme ; H. Lupien, P. Maurien, L. M. Lafrenais, L. Dargis, D. M. Fabien, J. C. Dubé, Montréal ; H. I. Lamoureux, Lowell ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P., Arthabaska ; Honoré M., Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudeau, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; I. Lafrenière, N. P., Sorel.

PETITES NOUVELLES.

—Il est question d'un prochain tournoi d'échecs entre des joueurs d'Ottawa et de Montréal.

Londres, 26 avril.—Le tournoi international est commencé et les concurrents sont : MM. Steinitz, Zukertort, Rosenthal, Skipworth, Blackburne, Nea, Winawer, Bird, Mortimer, Tzchigorin, Englisch, Mackenzie, Mason et Sillimant. Ces trois derniers sont Américains.

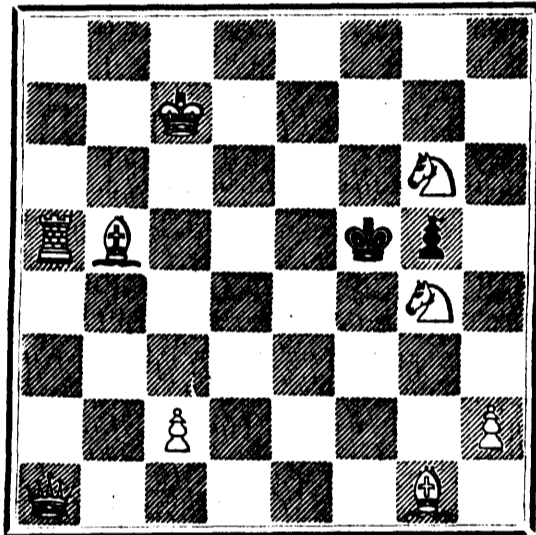
—Une dépêche de Londres en date du 27 avril donne les détails ci-dessous concernant la grande lutte échiquéenne qui a lieu actuellement en Angleterre :

"Au tournoi d'échecs, qui a lieu ce jour, Rosenthal et Sillimant, Blackburne et Mackenzie, Bird et Winawer, ont fait des parties nulles. English a battu Steinitz, Mason a battu Skipworth, Zukertort a battu Tzchigorin et Mortimer."

PROBLEME No. 355.

Composé par M. le Dr A. BARRIER.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 354.

Blancs.	Noirs.
1 D 7e CR	1 R pr T ou R 3e R
2 D 5e R ou T 6e TR, mat.	1 P 3e ou 4e R
2 T pr. F ou D pr. F, mat.	1 F 3e R
2 D 3e CR, mat.	

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

**La Consommation guérie.**—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester